NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

69 N° 9 1947

Quelques aspects du doute religieux XIXème siècle

Paul RENAUDIN

p. 906 - 929

https://www.nrt.be/fr/articles/quelques-aspects-du-doute-religieux-xixeme-siecle-2878

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

QUELQUES ASPECTS DU DOUTE RELIGIEUX AU XIXe SIECLE

L'abbé Baunard, dans un livre où il étudiait les *Victimes du doute* au XIXe siècle, donnait pour principale cause au doute contemporain l'ignorance religieuse. Vue probablement juste si on l'applique à des ensembles, à l'incrédulité ou l'indifférence de toute une génération. L'enseignement de la religion dans l'Université pendant la première moitié du siècle, fade manne officielle, ne pouvait guère laisser de convictions solides dans les esprits, ni d'empreinte sur les âmes. Lorsque le P. Gratry déplorait le jugement superficiel que se formait sur le christianisme la jeunesse des collèges, vers la quinzième année, et que les hommes gardaient jusqu'à leurs cheveux blancs sans songer à le réviser, avait-il tort ? « Qui n'a connu cet écolier qui, l'âge venu, déclare qu'il ne croit plus à rien ? Pour lui, maîtres, parents, Eglise et tradition, grands hommes, grands auteurs et grands siècles, Bossuet et Fénelon, Pascal et les autres, tout cela n'est que mensonge, superstition, ténèbres. Lui seul sait à quoi s'en tenir, et s'y tient. Cet enfant est manifestement ridicule, mais ne sommes-nous pas nous-mêmes cet enfant ?... Ce même jugement porté dans notre aveugle et maladive enfance continue à constituer le fond de notre jugement actuel sur le catholicisme et le christianisme » (1).

Mais Gratry dénonce ici un fait social. L'incroyance qui nous occupe, celle de quelques penseurs, hauts esprits qui dominent la foule, ne tient pas à l'ignorance. Jouffroy était un paysan jurassien, de solide tradition chrétienne ; et le vent du siècle qui emporta sa foi, à Paris, parmi les jeunes incrédules de l'Ecole normale, jamais ne chassa du fond de son âme la pieuse atmosphère de son enfance. Le temple philosophique qu'il tenta toute sa vie de construire sur les ruines de l'Eglise catholique ne l'empêchait pas de se retourner vers celle-ci, d'y voir une grande puissance spirituelle, destinée à instruire pour longtemps encore l'humanité (2). Et Jouffroy savait que tous les problèmes de l'âme, de son origine et de sa survie, avaient reçu une solution ordonnée et complète dans un petit livre qui valait tous les gros volumes des philosophes :

« Il y a un petit livre, qu'on fait apprendre aux enfants, et sur lequel on les interroge à l'église. Lisez ce livre, qui est le catéchisme : vous y trouverez

(1) *De la sophistique contemporaine.*

(2) « Ceux-là sont bien aveugles qui s'imaginent que le Christianisme est fini, quand il lui reste tant de choses à faire. Le Christianisme verra mourir bien des doctrines qui ont la prétention de lui succéder. Tout ce qui a été prédit de lui s'accomplira. La conquête du monde lui est réservée, et il sera la dernière des religions ».

une solution à toutes les questions que j'ai posées, à toutes sans exception. Demandez au chrétien d'où vient l'espèce humaine, il le sait ; où elle va, il le sait ; comment elle va, il le sait. Demandez à ce pauvre enfant, qui de sa vie n'y a songé, pourquoi il est ici-bas, et ce qu'il deviendra après sa mort : il vous fera une réponse sublime, qu'il ne comprendra pas, mais qui n'en est pas moins admirable. Demandez-lui comment le monde a été créé, et à quelle fin ; comment la terre a été peuplée, pourquoi les hommes parlent plusieurs langues, pourquoi ils souffrent, pourquoi ils se battent, et comment cela finira : il le sait. Origine du monde, origine de l'espèce, question des races, destinée de l'homme en cette vie et en l'autre, rapports de l'homme avec Dieu, devoirs de l'homme envers ses semblables, droits de l'homme sur la création, il n'ignore rien... Tout cela sort, tout cela découle avec clarté et comme de soi-même du Christianisme ».

Maine de Biran, héritier du sensualisme, ami d'Helvétius et des matérialistes de la « société d'Auteuil », mais retrouvant dans l'exploration patiente de sa conscience le sentiment profond d'un agent libre, et le besoin de le rattacher à une Cause première souveraine et absolue, se mettait à lire les philosophes chrétiens, se nourrissait de Fénelon, de l'*Imitation*, de saint Paul, puis de l'Evangile. La mort surprit ce lent et tenace chercheur avant qu'il pût atteindre la vérité dans sa plénitude ; du moins aucun voile d'ignorance ne lui cachait plus la lumière chrétienne et son invincible attirance.

Santa-Rosa, le patriote italien qui essaya de secouer le joug de l'Autriche, en 1821, était d'une famille profondément croyante, et n'aimait, jusqu'à quarante ans, que sa « chère Eglise catholique ». Proscrit, réfugié en France, il sentit le doute l'envahir, dans la fréquentation des libéraux français, et particulièrement de Victor Cousin, qui était devenu son maître et son ami. Cousin, spiritualiste de salon et de littérature, croyait à l'âme humaine, mais l'immortalité ne lui en paraissait qu'une « probabilité sublime », indémontrable à la raison. Santa-Rosa résista longtemps à son éloquence dissolvante ; « car sa foi aussi vive que sincère allait plus loin que celle de Socrate et de Platon » ; et il répugnait à rompre l'accord de son esprit et de son cœur sur cette croyance fondamentale. Mais la morsure du doute l'avait atteint, pénétrait profondément en lui. Il connut à son tour le tourment du siècle. Et il écrivait un jour à Cousin :

« O mon ami, que nous sommes malheureux de n'être que de pauvres philosophes pour qui le prolongement de l'existence n'est qu'un espoir, un désir ardent, une prière fervente. Je voudrais avoir les vertus et la foi de ma mère ! *Raisonner, c'est douter, et douter, c'est souffrir.* La foi est une espèce de miracle. Lorsqu'elle est forte, lorsqu'elle est vraie, qu'elle donne de bonheur ! Combien de fois, dans mon cabinet, je lève les yeux au Ciel et je demande à Dieu de me révéler, et surtout de me donner l'immortalité ! »

Ce noble cœur aurait-il jamais connu l'éclipse et la nuit de la foi s'il n'était né dans « un siècle d'examen philosophique » ? Pas plus que pour lui, le reproche d'ignorance ne serait valable pour un Edmond Schérer, un Sainte-Beuve, et combien d'autres. Il semble qu'il

y ait des temps où le doute est un air qu'on respire, où la vérité, même connue, ne pénètre plus les esprits, n'émeut plus les cœurs.

Trente ans plus tard, la génération positiviste aurait dû échapper à toutes les souffrances du doute. Au nom de la Science, désormais seule institutrice du genre humain, elle reléguait les problèmes de l'âme dans ces *terrae ignotae* qu'il est vain de vouloir explorer. « L'étude des sciences positives », disait Littré, « qui embrasse aujourd'hui un si vaste domaine, a créé chez les esprits modernes des habitudes mentales qui deviennent impérieuses et ne laissent plus d'accès à une autre méthode. Pour les esprits ainsi formés, tout ce qui ne peut être démontré par les procédés scientifiques est une hypothèse hors de portée ». Ainsi, pour la première fois peut-être avec cette rigueur hautaine, l'homme acceptait de laisser sans solution le pourquoi des choses et de lui-même. Les religions n'étaient plus que des fables consolatrices, le surnaturel une mythologie, la philosophie elle-même, quand elle abordait la métaphysique, une sorte de roman ou de poème. Un définitif *Ignorabimus,* une parfaite indifférence semblaient désormais le seul refuge du sage, ses *templa serena,* loin des instincts irraisonnés et de la mythomanie religieuse des foules.

Mais on n'impose pas silence aussi facilement à ce que Taine appelait « la grande curiosité du cœur ». Le positivisme avait fait à la France une âme affreusement sèche et triste. L'âge métaphysique avait lui aussi ses inquiétudes ; mais du moins des ombres et des lumières passaient sur le mur de la caverne : la Science faisait le noir opaque. Les terreurs mêmes de l'homme primitif, qui enfantèrent, dit-on, les religions, qu'étaient-elles auprès des ténèbres de l'homme moderne, qui mure l'invisible et qui éteint les étoiles ? On parle de la nuit de la foi : nuit lumineuse, *o beata nox !* auprès de la nuit de la Science.

Oui, cruelle doctrine que celle qui ferme la porte à toute évasion hors du visible et du mesurable ! Plus encore, qui interdit à l'homme le beau risque, le risque humain par excellence, celui de jouer son destin sur l'éternité ! L'agnosticisme radical, c'est l'adieu à toute contemplation de l'invisible, à toute communion avec l'Esprit, à tout élan vers la Béatitude, bref, à tout ce qui importe à l'homme bien plus que la « nature », que ce petit théâtre où il passe un jour. « Le plus important pour l'homme, c'est d'être mort », écrivait Léon Bloy. Si, là-bas il ne trouve que le néant, à quoi bon vivre ? Paul Bourget, arrivant à la fin de ses études sur les penseurs du XIXe siècle, disait :

« J'ai examiné un poète, Baudelaire ; un historien, M. Renan ; un romancier, Gustave Flaubert ; j'ai examiné un philosophe, M. Taine, un artiste, M. Stendahl ; et j'ai rencontré, chez cinq Français de tant de valeur, *la même philosophie dégoûtée de l'universel néant...*

Cette formidable nausée des plus magnifiques intelligences devant les vains

efforts de la vie a-t-elle raison ? Et l'homme, en se civilisant, n'a-t-il fait vraiment que compliquer sa barbarie et raffiner sa misère » (3) ?

Ah ! il serait facile de rencontrer partout, chez les penseurs de la seconde moitié du siècle, les témoignages de cette détresse de l'âme, attirée, malgré elle, vers l'abîme du pessimisme. Écoutez les aveux d'Edmond Schérer, venu du protestantisme au criticisme agnostique. Il n'y trouvait guère la joie scientifique qu'il attendait : seulement l'amertume d'une tâche douloureuse : « Hélas ! prisonniers aveugles et travaillant au renversement du passé, nous faisons une œuvre que nous ne connaissons pas. Nous cédons à une puissance dont nous sommes les victimes aussi bien que les instruments. La terrible dialectique dont nous chiffrons les formules nous broie en même temps que nous broyons les autres ».

La foi nouvelle qui soutient son esprit n'est pas plus assurée qu'elle n'est joyeuse :

« C'est l'avenir, sans doute, c'est l'avancement des vérités, c'est l'idéal qui se réalisent ainsi, par des forces inconscientes ; nous avons besoin d'y croire. Malheur à nous si nous en doutions ! »

« Dieu veuille que devant le cadavre de l'Eglise qui a été notre mère et notre nourrice nous puissions nous écrier non pas : « Tout finit ! » mais bien : « Tout commence ! »

Dans ses *Mélanges de critique religieuse,* les dialogues avec le rationaliste Montaigu sont remplis de la nostalgie du passé qu'on sacrifie :

« Vous souffrez ? reprit-il ; et moi, croyez-vous que je n'aie pas souffert ? Est-il facile ou agréable de se trouver hors de la communion de l'Eglise passée ou présente ? Peut-on voir avec indifférence disparaître les naïves croyances de la jeunesse — que dis-je, tomber les appuis de la vie morale ? Qui ne serait atteint de défaillance en présence des problèmes qui se posent, des ténèbres qui s'épaississent autour de nous ? Je suis frappé quelquefois de la rapidité avec laquelle l'orthodoxie la plus opiniâtre est elle-même emportée par l'esprit du temps, des sacrifices qu'elle fait, sans s'en douter, aux opinions qu'elle abhorre... Oh ! combien j'envie ceux qui peuvent encore répéter le *Te Deum laudamus,* cette hymne magnifique au Christ, dans laquelle le fidèle s'associe au chœur des Apôtres, au collège des Prophètes, à l'armée des martyrs, et à l'Eglise universelle sur la terre... ».

Combien ces hommes se trompaient en prenant pour la vérité totale leur vérité scientifique ou critique, le réseau de phénomènes où ils croyaient emprisonner tout le réel, nous le savons de reste aujourd'hui. Ils n'en furent pas moins des martyrs du savoir, qui méritent qu'on les respecte et qu'on les plaigne. Leur incrédulité n'ignore pas qu'elle « tend à dépeupler le ciel et à désenchanter la terre. Plus de mystère, c'est-à-dire plus d'inconnu, plus de ciel au-dessus de nos têtes, plus de poésie ».

(3) *Essais de psychologie contemporaine,* t. II.

Plus de poésie... Ce méfait de surcroît au passif du scientisme : la beauté du monde et de la vie saccagée, qui l'a senti plus douloureusement qu'un poète, tout proche de nous, mais témoin attardé de l'idolâtrie scientifique qui régnait dans ses jeunes années ? L'œuvre de Sully Prudhomme n'est qu'un hymne à la science et à la philosophie du progrès — mais un hymne angoissé, une lutte dramatique entre le cœur et l'esprit :

Deux voix s'élèvent tour à tour
Des profondeurs troubles de l'âme :
La raison blasphème, et l'amour
Cherche un Dieu juste et le proclame...

L'intelligence dit au cœur :
« Le monde n'a pas un bon Père ;
Vois, le mal est partout vainqueur ».
Le cœur dit : « Je crois, et j'espère.

Espère, ô ma sœur, crois un peu :
C'est à force d'aimer qu'on trouve ;
Je suis immortel, je sens Dieu ! »
L'intelligence lui dit : « Prouve ! »

Longtemps, il s'obstine à prier devant un ciel sans amour, où les astres ne lui parlent plus que des lois de la matière, où la Grande Ourse, « figure fatale, exacte et monotone », déconcerte la foi :

...c'est toi qui, la première,
M'as fait examiner mes prières du soir.

Et le malheureux qui ne peut arriver à se démontrer l'immortalité de l'âme veut cependant mourir en croyant :

Prêtre, tu mouilleras mon front qui te résiste ;
Trop faible pour nier, je m'en irai moins triste
Dans le néant, peut-être, avec l'espoir chrétien.

Quelle plainte plus navrante que ces mots qui s'entrechoquent comme des témoins du conflit intérieur ! Car la Science du XIXe siècle, Idole plus cruelle que bien des dieux antiques, eut ses martyrs : Sully Prudhomme fut l'un d'eux. Toute son œuvre dit la plainte des hommes qui, dans une génération matérialiste, se refusèrent à accepter l'abdication, la déchéance de l'âme humaine, et continuèrent de chercher en gémissant.

Un des maîtres de cette génération, par la vigueur de sa pensée et l'éclat de son style, fut incontestablement Taine, ce « poète-logicien », comme l'appelait Jules Lemaître. Il en fut aussi l'un des esprits les plus absolus, et son intransigeant amour de la vérité ne put jamais le mener jusqu'à une vérité plus large que celle dont il avait conçu le type en sa jeunesse : le culte exclusif du fait et de la preuve expérimentale. « L'adoration des vérités de raison » se doublait, chez Tai-

ne, d'une confiance sans réserve dans le pouvoir de l'intelligence : « Je connais les limites de mon esprit », écrit-il à un ami ; « je ne connais pas celles de l'esprit humain ». Et il affirme intrépidement : « Dans cet emploi de la science et dans cette conception des choses, il y a un art, une morale, une politique, une religion nouvelle. C'est notre affaire aujourd'hui de les chercher ». Sa prodigieuse culture, ses voyages, sa large expérience humaine, son haut souci de moralité personnelle, rien ne put le libérer : il demeura prisonnier toute sa vie des chères « filles aînées de son esprit », la conception positiviste de la science et le déterminisme inflexible du Spinozisme. La mort le trouva rebelle, comme sa vie, à tout ce qui dépassait les « faits d'expérience ». Mais non pas triomphant, comme on le pourrait croire, du pouvoir de sa méthode, non pas heureux, non pas satisfait dans son agnosticisme. Le regard qu'il portait sur le monde, sur l'histoire, sur l'homme, ce « gorille lubrique et féroce », devenait de jour en jour plus sombre, et bientôt d'une tristesse définitive. Se souvient-on de l'avertissement qu'il donnait à Prévost-Paradol, son compagnon de l'École normale ? « Tu as été au fond du scepticisme avec moi ; *nous en avons rapporté une goutte de liqueur empoisonnée qui flétrira toutes nos croyances,* et ne pourra trouver son remède que dans la science absolue... *Je te dis que tu as le scepticisme au cœur et que tu le conserveras, cet hôte importun,* jusqu'à ce que tu veuilles m'imiter... ». Mais alors, à l'âge des illusions premières, il croyait pouvoir remplacer la croyance éteinte par la science : « Je saurai ! je croirai ! Je sais déjà, et je crois ! Ah ! si tu voulais ! La Science est une ancre qui fixe l'homme... » (4). Quarante ans plus tard, il s'attachait toujours uniquement à son idole, mais il n'attendait plus d'elle aucun bienfait, aucune transformation de l'homme, aucun avenir de bonheur pour l'humanité. Et il disait, résigné : « Notre génération, comme les précédentes, a été atteinte de la maladie du siècle (le doute) et ne s'en relèvera jamais qu'à demi. Nous parviendrons à la vérité, non au calme ». Plus tard, il accentuait encore le décourageant verdict : « *Le meilleur fruit de la Science est la résignation froide,* qui, pacifiant et préparant l'âme, réduit la souffrance à la douleur du corps ». Le meilleur fruit... Ce mot-là, sous la plume d'un fervent, n'est-il pas plus dur que le mot des adversaires, tant reproché, la « faillite » de la Science (5) ?

Sans doute il y eut aussi, dans cette génération, les satisfaits, les

(4) Victor Giraud, *Essai sur Taine,* à qui j'emprunte ces diverses citations.

(5) C'est Paul Bourget, je crois, qui disait avec clairvoyance : « La Science (telle du moins que l'a conçue le Positivisme) recèle un fond de pessimisme incurable... Il y a un principe assuré de désespoir dans la définition même de la méthode expérimentale, car en se condamnant à n'atteindre que des faits, elle se condamne du même coup au phénoménisme final, autant dire au nihilisme ».

triomphants, prophètes intrépides qui crurent vraiment ouvrir les horizons du bonheur en même temps que ceux du savoir. De cet état d'esprit, le manifeste que Renan intitulait l'*Avenir de la Science* est le plus éclatant témoignage (6). Enthousiasmes de jeunesse, fiertés d'hommes qui se crurent, en toute bonne foi, les pionniers d'une nouvelle étape de l'humanité. Mais l'âge et la réflexion amenèrent leurs déceptions ; et l'on vit peu à peu maints de ces annonciateurs retirer discrètement les promesses imprudentes ou désavouer les espérances chimériques. Claude Bernard, le premier, faisait le point : « Nier ces choses (celles que n'atteint pas notre méthode) ne serait pas les supprimer : ce serait fermer les yeux et dire que la lumière n'existe pas ». Henri Poincaré, à la fin du siècle, lui faisait écho : « Les savants sont faits pour écarter les mystères, qu'ils finissent toujours, bien entendu, par retrouver un peu plus loin ». Auguste Comte, bravant l'inconséquence (7), finissait par couronner sa classification des sciences d'une religion. Religion sociologique, certes, c'est-à-dire religion qui n'en est pas une, puisque n'osant déifier l'homme, elle déifie l'humanité. Mais c'était du moins l'aveu que l'homme ne peut se passer d'un « pouvoir spirituel », qu'il ne trouve pas dans la science. On ne s'attendait guère à voir naître un *Catéchisme positiviste*, où refleurissaient le mystère et le surnaturel ! Courageusement, Comte rendait justice à la théologie du moyen âge, qualifiée d'« admirable ébauche» ; il se faisait l'apologiste de l'Eglise, sur presque tous les points de sa morale et de sa direction des âmes ; et il s'honorait d'avoir « rendu au catholicisme une plus complète justice qu'aucun de ses défenseurs, sans en excepter l'éminent de Maistre » (8).

Marcellin Berthelot, en 1863, marquait la nécessité, à côté de la science positive, d'une « science idéale », la chaîne des faits observés et de leurs relations n'ayant ni commencement ni fin. Car

« la science des relations directement observables ne répond pas complètement aux besoins de l'humanité. En deçà comme au delà de la chaîne scientifique, l'esprit humain conçoit sans cesse de nouveaux anneaux ; là où il ignore, il est conduit par une force invincible à construire et à imaginer, jusqu'à

(6) « La critique ne connaît pas le respect : elle juge les dieux et les hommes... C'est la seule autorité sans contrôle, car elle n'est que la raison elle-même ; c'est l'homme spirituel de saint Paul, qui juge tout et n'est jugé par personne ». — « La science ne vaut qu'en tant qu'elle peut remplacer la religion ». Elle doit « dire définitivement à l'homme le mot des choses, l'expliquer à lui-même, lui donner, au nom de la seule autorité légitime, qui est la nature humaine tout entière, le symbole que les religions lui donnaient tout fait et qu'il ne peut plus accepter ».

(7) Inconséquence ? Peut-être faudrait-il dire plutôt arrogance. La science, aux mains des positivistes, se croit maîtresse de tout l'horizon humain ; elle a envahi le domaine des philosophies et des religions ; elle prétend en assumer la succession, en faire le service.

(8) En réalité, le culte saint-simonien n'était guère qu'une caricature du culte catholique. Renan même lui reprochait de « donner le nom de religion à des choses qui n'ont rien de religieux, le bien-être et l'industrie ».

ce qu'il soit remonté aux causes premières. Derrière le nuage qui enveloppe toute fin et toute origine, il sent qu'il *y a des réalités qui s'imposent à lui*, et qu'il est forcé de les concevoir idéalement, s'il ne peut les connaître. Il sent que là résident les problèmes fondamentaux de sa destinée... L'obstination de l'esprit humain à reproduire ces problèmes prouve qu'ils sont fondés sur des sentiments généraux et innés au cœur humain. Faut-il les chasser du domaine de la science, parce qu'ils ne peuvent être résolus avec certitude, et en abandonner la solution au mysticisme ? Je ne le pense pas... Ces sentiments sont des faits, révélés par l'étude de la nature humaine : derrière le vrai, le beau, le bien, l'humanité a toujours senti qu'il existe une réalité souveraine dans laquelle réside cet idéal, c'est-à-dire Dieu, le centre et l'unité mystérieuse et inaccessible vers laquelle converge l'ordre universel. Le sentiment seul peut nous y conduire ; ses aspirations sont légitimes, pourvu qu'il ne sorte pas de son domaine » (9).

Taine lui-même... Qui ne sait quelle évolution dut marquer sa pensée depuis le dogmatisme sensualiste ou spinoziste de ses premiers livres ? Obligé de s'en évader, sous la pression de l'expérience, l'étude consciencieuse de l'histoire, les leçons douloureuses de 1848 et de 1870, les exigences enfin de sa probité morale, il finit par retrouver quelques vérités « utiles, salutaires, nécessaires » — pour la plupart des vérités chrétiennes — et par reconnaître au moins la vertu sociale de l'Evangile, « cette grande paire d'ailes indispensable pour soulever l'homme au-dessus de lui-même ».

Renan, enfin, publiant en 1890 le poème de sa jeunesse, ne s'excusait-il pas avec un sourire de « son vieux Pourana », et ne mettait-il pas une sourdine aux airs de bravoure de l'*Avenir de la science* ? Combien de fois, au milieu du chemin, se retournait-il vers sa pieuse enfance, dont la nostalgie ne l'avait point quitté ? « La plus rude des peines par lesquelles l'homme arrivé à la vie réfléchie expie sa position exceptionnelle est sans doute de se voir isolé de la grande famille religieuse où sont les meilleures âmes du monde... Il faut être bien sûr de soi quand les femmes et les enfants joignent leurs mains pour vous dire : Soyez comme nous ! » Lorsqu'il crut devoir quitter des maîtres qu'il aimait et vénérait, parce que leur enseignement ne satisfaisait plus les nouvelles exigences de son esprit, le geste de Renan fut celui d'une âme qui veut garder sa loyauté envers elle-même. Mais ce subtil esprit, trop enclin à chercher une part de vérité dans les rêves de tous les sages, trop habile à « ne rien aimer, ne rien haïr absolument », virtuose qui nuançait le vrai et le faux, le bien et le mal, comme les plumes du cou de la colombe, finit par s'enfermer lui-même dans ce « tissu de contradictions » qu'il sentait en lui. « Je ne m'en plains pas, puisque cette constitution morale m'a causé les plus vives jouissances intellectuelles qu'on puisse goûter ». Le doute le moins noble, le doute voluptueux et souriant, guettait la vieillesse de Renan. Sa pensée, de jour en jour, se dépouilla de ce qu'elle de-

(9) *La science idéale et la science positive*, dans la *Revue des Deux mondes*, 15 nov. 1863.

vait de sérieux et de grave à ses ancêtres, aux Cimmériens bons et vertueux ; le Que sais-je ? devint une élégance, le Peut-être une prudence qui prenait le nom de sagesse. « Tout est image, préjugé, symbole », et l'illusion seule devient utile, nécessaire et vraie.

Arrivé au soir de la vie, un penseur de cette envergure monte à l'ordinaire vers les sommets où tout s'éclaire et se simplifie. Renan se perdit dans un univers de féerie, où la pensée joue avec les apparences. Un *Examen de conscience philosophique,* qui date de 1889, affirmait encore son spiritualisme, et la nécessité d'une croyance religieuse ; mais de quelle étrange façon ! Après avoir dit que « l'attitude la plus logique du penseur devant la religion est de faire comme si elle était vraie. Il faut agir comme si Dieu et l'âme existaient », Renan s'abandonnait à une de ces variations où il est passé maître, mais qui font honneur à l'artiste plus qu'au philosophe :

« Ici, le mystère est absolu. Nous sentons bien en nous la voix d'un autre monde ; mais nous ne savons quel est ce monde. Que nous dit cette voix ? Des choses assez claires. D'où vient cette voix ? Rien n'est plus obscur. Cette voix se fait entendre à nous dans des attraits inexpliqués, des plaisirs impalpables, des petits airs de farfadets, fugaces, insaisissables, qui nous insinuent le dévouement, nous rendent capables du devoir, nous inspirent le courage, nous font subir les séductions de la beauté. Elle éclate surtout dans les sublimes absurdités où l'on s'engage, dans les quatre grandes folies de l'homme, l'amour, la religion, la vertu, la poésie, inutilités providentielles que l'homme égoïste nie et qui, en dépit de lui, mènent le monde. C'est quand nous écoutons ces voix divines que nous entendons vraiment l'harmonie des sphères célestes et la musique de l'infini.

...Ces voix, tantôt douces, tantôt austères, d'où viennent-elles ? Elles viennent de l'univers, ou, si l'on veut, de Dieu. L'univers, avec qui nous sommes en rapport comme par un cordon ombilical, veut le dévouement, le devoir, la vertu ; il emploie, pour en arriver à ses fins, la religion, la poésie, l'amour, le plaisir, toutes les déceptions ».

Voix divines, ou flûtes de farfadets ? Nobles vertus de l'âme, ou chimères et folies ? L'ironie, montée à ce diapason, est-elle encore élégante ? Lorsque George Sand, cinquante ans plus tôt, proclamait, avec un peu d'emphase, les mêmes éternelles vérités du cœur, qui n'aimera mieux la lyre et les harpes romantiques que cette agaçante musique renanienne, ces « airs de farfadets » qui nous insinuent le dévouement et nous rendent capables du devoir ? Saints et saintes, ascètes et martyrs, légion innombrable des grandes âmes qui croyiez suivre le Christ, vous vous trompiez : vos vertus, votre héroïsme, n'étaient que l'appel de petits gnomes moqueurs, qui enjôlent la pauvre âme humaine.

*
* *

Renan avait fermé l'âge du positivisme arrogant et dogmatique. L'homme qui « se mouvait avec une parfaite aisance parmi des in-

certitudes infinies » ouvrait la voie à des esprits curieux, subtils, légers, à ceux qu'on a appelé les dilettantes. Enervés par les négations comme par les prétentieuses affirmations de leurs pères, la sociologie leur parut une religion sans grâce, la morale scientifique une lourde contradiction, le monde moins intéressant que leur moi : ils s'évadèrent dans une morale esthétique et un égotisme raffiné. « Que les dogmatistes », s'écriait le jeune Barrès, « permettent donc d'exister à ceux qui possèdent la défiance des formules, le culte de quelques idées rares, et le don des sourires ! ». Aux savants succédaient les lettrés et les artistes. Et il dressait ainsi leur programme :

Chère vie moderne, si mal à l'aise dans les formules et les préjugés héréditaires, vivons-la avec ardeur, avouons-en toutes les nuances, et, que diable ! elle finira bien par dégager d'elle-même une morale et des devoirs nouveaux (10).

On vit ainsi, pendant un quart de siècle, toute une génération d'esthètes errer à travers la culture humaine ou le clavier des sensations, à la recherche d'un moi élargi, prêt à l'accueil universel, et qui demandait au mal comme au bien, au pervers comme au sain, un enrichissement. La curiosité devint la grande vertu morale, autant qu'intellectuelle. « De même que la Leuconoé aux inquiétudes ineffables, l'âme moderne consulte tous les dieux, non plus pour y croire comme la courtisane antique, mais pour comprendre et vénérer les rêves que l'énigme du monde a inspirés à nos ancêtres » (Jules Lemaître). On n'excepta pas le christianisme de ces sympathies qui n'allaient pas jusqu'aux convictions ; on admirait Jésus, on goûtait l'Evangile, on reconnaissait que « c'est au christianisme que l'âme humaine doit d'être l'instrument rare et complet qu'elle est aujourd'hui ». Mais, bien entendu, on s'en tenait, comme Sainte-Beuve, au « côtoiement », à la jouissance ; et l'on s'évadait de toutes les idées au moment où elles auraient pu vous demander une adhésion, un engagement, un sacrifice. Le dilettantisme devint ainsi « une science délicate de la métamorphose intellectuelle et morale » ; et ceux qui le pratiquaient de la sorte parurent sans doute cultiver leur inquiétude plutôt que la combattre. Encore n'était-ce peut-être qu'une manière subtile de la fuir...

Car, sous l'apparent cynisme avec lequel ils prenaient la vie, beaucoup de ces dilettantes sentaient qu'ils dégradaient le scepticisme même en en faisant un instrument de jouissance. Las d'eux-mêmes, ils attendaient, demandaient « qu'on leur mît un Dieu dans les bras, pour que du moins leur lassitude fût noble ». Emile Faguet parlait du « dilettantisme inquiet » de Sainte-Beuve (11). Que dire de celui des

(10) M. Barrès, *Trois stations de psychothérapie.*

(11) « Mon âme est pareille à ces plages où l'on dit que saint Louis s'embarqua : la mer et la foi se sont retirées depuis longtemps hélas ! et c'est tout juste si parfois, à travers les sables, je trouve un instant à m'asseoir à

hommes de la fin du siècle, de cette génération désabusée, fatiguée, heureuse de saluer n'importe quelle foi nouvelle, dès qu'elle apparaissait à l'horizon : magisme des Rose-Croix, néo-Bouddhisme, Tolstoïsme, néo-Christianisme ? C'était le temps où Brunetière, un peu hâtivement peut-être, signalait, sur les ruines du positivisme et du naturalisme, une renaissance de l'idéalisme dans tous les domaines de l'art et de la pensée ; où Edouard Rod, analysant les *Idées morales du temps présent,* saluait, à côté du groupe des *négatifs,* celui des *positifs,* qui voulaient reconstruire, et dont l'influence allait grandissant sur les jeunes générations, « en sorte que beaucoup d'idées et de croyances qu'on avait pu croire tombées définitivement dans la défaveur, presque dans le ridicule, reprenaient leur ancienne place ». Le temps encore où E. M. de Vogüé écrivait son célèbre article *Les Cigognes* ; où Paul Desjardins fondait l'*Union pour l'action morale* ; où le mot du vieux paysan de Tolstoï : « Il faut avoir une âme » était répété par tous les penseurs de l'Europe, de Ravaisson et de Caro à Charles Secrétan, de Jules Simon et d'Edouard Rod au pasteur Wagner (12).

---

l'ombre d'un rare tamarinier » (*Pensées,* de Sainte-Beuve). Et celle-ci, qui n'est guère moins désespérée : « Je suis arrivé dans la vie à l'indifférence complète. Que m'importe, pourvu que je fasse *quelque chose* le matin, et que je sois *quelque part* le soir ! »

A vrai dire, les citations de Sainte-Beuve, plus on les multiplierait, plus elles se démentiraient l'une l'autre. Protée quasiment insaisissable, qui témoigne contre lui-même d'un jour à l'autre. Plus sentimental que logique, et plus poète que philosophe, curieux au reste de tout comprendre et de tout sentir, après une pieuse enfance il s'est rapproché à plusieurs reprises du Catholicisme, pour s'en dégager ensuite ; attiré toujours à « côtoyer » (c'est un de ses mots favoris), mais impuissant à se fixer. Toute sa vie a été une sorte d'oscillation, de va-et-vient entre l'incrédulité et la religiosité, depuis la crise romantico-mystique sous l'influence de Lamennais jusqu'à l'anti-cléricalisme des derniers Lundis. « Heureux l'émancipé ! heureux le croyant ! » a-t-il écrit quelque part. Jamais il ne put être franchement l'un ou l'autre. Son Port-Royal même, commencé presque en chrétien, il l'achève et le révise en rationaliste. Mais, de sentir que son scepticisme était incurable, laissons-lui du moins le bénéfice d'avoir souffert. C'est l'homme qui a aimé et admiré Pascal, qui a parlé du Sermon sur la montagne avec une vraie chaleur d'émotion et de conviction (article sur les saints Evangiles, septembre 1862), et qui, loin d'applaudir à la *Vie de Jésus* de Renan, accumulait d'habiles réserves, et regimbait malgré lui contre ce Messie « qui a donné sa démission de Dieu », et qui, « dépouillé de son mystère, est nécessairement un peu découronné ». Et il ajoutait : « Que vient-on nous parler de mythe, devant la réalité, la personnalité vibrante, saignante et compatissante de Jésus ? »

(12) « Après avoir vu tant de choses que nos pères ignoraient », écrit le pasteur Wagner, « nous avons en somme rétréci notre horizon. L'homme est diminué à ses propres yeux. Voilà le grand résultat négatif du développement scientifique ».

Même constatation faite par James Darmesteter dans sa préface aux *Prophètes d'Israël* : « Dans cette toute-puissance et cette impuissance de la science, tout le monde moral se décompose autour d'elle. Tous les principes dont vivent l'homme et la société sont mis en demeure de justifier leur validité par raison démonstrative, et comme ils ne reposent pas sur la raison démonstrative, ils sont condamnés et sombrent. Cela ne peut durer. L'âme moderne est meilleure que ses doctrines... Elle sent bien que ce ne peut pas être là le

Dans les époques d'effondrement religieux, tous ceux qui apportent une foi, une affirmation, un sursum pour le cœur ou l'esprit, sont les bienvenus : au temps de G. Sand, c'étaient les apôtres sociaux ou humanitaires ; à la fin du siècle ce furent les étrangers, Ibsen, Tolstoï, les prophètes du Nord, ou nos moralistes d'Université.

Même parmi ceux qui ne se sentaient pas tentés d'entrer dans ces chapelles sans Dieu, et que semblait contenter leur « immoralisme » raffiné, combien peu y trouvaient le mot oreiller dont l'homme a besoin pour étouffer les rêves qui le tourmentent ! « Eh ! certes, je sais bien », s'écriait l'un de ces dilettantes, « que sous couleur d'être des analystes, nous ne sommes que des nihilistes, des âmes sèches, des cerveaux organisés uniquement pour la négation ! » Aveu de misère intérieure, et d'une attitude insupportable à la longue pour des esprits nobles. Maurice Barrès ne devait pas s'enfermer longtemps dans le culte frénétique du moi : le sens de la patrie, l'appel de la terre et des morts, la défense d'un haut patrimoine le conduisaient à l'action politique et aux grandes campagnes spirituelles. Ernest Psichari se jetait dans le désert africain pour y retrouver une pureté d'âme et pour y entendre l'appel de l'absolu ; le lieutenant Pierre Dupouey quittait, par un énergique effort de volonté, ses « marécages esthétiques » et revenait à la foi, à l'Eglise catholique. André Gide lui-même, si inquiétant qu'il fût, si païen sous des souvenirs ou des reprises d'évangélisme, ne cherchait-il pas à changer d'horizon intellectuel et à renouveler son moi avec une ardeur inquiète et toujours insatisfaite ? Au fond, c'était encore le doute métaphysique qui demeurait comme le ressort secret de toutes ces expériences intellectuelles, formules d'évasion plutôt que d'enrichissement ([13]). Cette avidité des « nourritures terrestres », elle semblait parfois une faim céleste inapaisée ; l'esprit n'y trouvait qu'un goût de cendre, au lieu de la saveur d'éternité dont il a besoin jusque dans les créatures. Et le nihilisme fanfaron gardait pour meilleure vertu sa négation même, le malaise qu'il laissait dans les âmes.

De ce malaise, de cette impuissance douloureuse à étreindre une

---

dernier mot de l'émancipation de la pensée, et qu'il y a là un sophisme qui la déshonore et qui la tue » (Cité par E. M. de Vogüé dans l'article des *Cigognes*).

(13) Pierre Dupouey écrivait à André Gide : « Je vous aime, parce qu'entre tous mes amis vous êtes le seul homme hanté aussi tyranniquement par une foi ou par le regret d'une foi. Mon inquiétude a besoin de la vôtre, car elle la devine d'une espèce particulièrement féroce et permanente — n'est-ce pas » ? Ce témoignage est cité par Gide lui-même, dans sa préface aux *Lettres et essais* de Dupouey.

D'autres, il est vrai, ne voient en lui qu'un « négateur trouble, équivoque et réticent ». Charles du Bos, longtemps son ami, lui reprochait de ne rêver « qu'un bonheur grec ». Et il essayait de l'amener à se donner, à s'engager ; mais Gide se dérobait avec une ironie pénible : « Quelles cajoleries n'avait-il pas eues pour moi, *tant qu'il m'a cru douloureux, inquiet,* et qu'il pouvait jouer auprès de moi le rôle avantageux de consolateur... ».

foi positive, rappellerai-je encore un témoignage qui semble particulièrement émouvant dans sa simplicité ? Sous un aimable scepticisme, Jules Lemaître cachait un ferme désir de rester attaché à quelques bonnes vérités morales et chrétiennes. Dans une étude sur Louis Veuillot — merveille d'intelligence et de sympathie à l'égard d'un homme qui devait lui être odieux par bien des côtés — Lemaître écrivait :

« S'il avait vécu assez longtemps pour qu'un peu de ma prose parvînt jusqu'à lui, j'aurais voulu, après quelque article où il m'aurait traité de simple Galuchet, le prendre à part et lui dire :

— Non, je vous jure, ce ne sont point « mes passions » qui m'ont ravi la foi ; je ne leur obéis pas toujours, et, en tout cas, le prêtre m'absoudrais si j'avais la volonté de mieux vivre. Et ce n'est pas non plus la « superbe de l'esprit ». Sincèrement, je ne me croirais pas diminué si je croyais ce que Pascal, Racine et Bossuet ont cru. Je suis humble, ou j'y tâche... Je ne suis pas un « libre-penseur », car c'est une grande sottise de s'imaginer qu'on peut penser librement. Et notez bien que vous, je vous comprends, je vous aime, je vous pardonne tout. Et j'aime les saints, les prêtres, les religieuses — non par une affection de largeur d'esprit ou par une espèce de niaise et suffisante coquetterie morale. J'aime réellement presque tout ce que vous défendez, et je le défendrais moi-même à l'occasion. Mais enfin, si je ne puis aller au delà de ce sentiment ?

Vous me direz : « Cherchez la vérité, instruisez-vous ». Hélas ! tous vos arguments, je les connais ; pendant les six années de persévérance qui ont suivi ma première comunion, j'ai entendu réfuter toutes les hérésies, sans compter les schismes. Vous reprendrez : « Alors le mal est dans votre cœur et dans votre volonté ». Mais voyons, est-ce que, sérieusement, vous me regardez comme un méchant ? Comprenez donc un peu ! La « grâce », je le vois bien, vous en faites une seconde nature ; mais est-ce qu'il n'y a pas eu des moments où, loin de la lutte... il vous semblait étrange d'anathématiser des hommes comme vous à cause de certaines affirmations, inconcevables et incontrôlables, sur le monde et sur la cause première ? et d'autres moments encore, des moments d'angoisse mortelle et d'universel dégoût, où vous admettiez presque qu'on pût totalement désespérer, et où vous n'étiez retenu dans votre foi que par une habitude d'âme ?

Dans ces heures-là, d'humaine détente ou d'humaine détresse, est-ce que, ayant à me juger, vous m'eussiez envoyé, vous, au feu éternel ? Considérez aussi... qu'un dixième ou un vingtième seulement des habitants de notre petit astre sont guidés (et parmi eux, combien réfléchissent ?) par le symbole de Nicée et les définitions du concile de Trente... Considérez enfin que, selon votre orthodoxie même, Dieu a créé la plupart des hommes non sans doute pour qu'ils fussent damnés, c'est-à-dire éternellement méchants et malheureux, mais sachant qu'ils le seraient. C'est là une idée si épouvantable... que, justement à cause de cela, on finit par se tranquilliser.

Mais, par cela même qu'il y aura toujours, et forcément, des hommes comme moi et de bien pires — et en très grande quantité... l'humanité pourra peut-être s'accorder dans la résignation même à l'ignorance métaphysique ».

Combien de nos contemporains reconnaîtraient leur propre attitude dans celle de Jules Lemaître, de l'homme qui se découvre avec respect au seuil du temple, mais ne se croit pas appelé, ne peut se décider à y entrer ? Catholiques de désir peut-être, mais incapables de

transformer leur désir en une adhésion de l'esprit. La foi n'est-elle pas un don de Dieu ? Ils ne l'ont pas reçu ; leur lot humain, c'est l'incroyance résignée. Le « Que sais-je ? » — ils sauraient plutôt trop de choses — s'est changé en un « Qu'y puis-je ? » plus triste encore (14).

J'arrête ici ces témoignages. En une matière aussi délicate, on n'ose parler des vivants, on craint de forcer le secret des consciences. Pourtant, dans l'œuvre des penseurs et des écrivains d'aujourd'hui, qu'il serait facile de relever, à travers le désert du doute, un pèlerinage vers la lumière ! Le « vrai visage du catholicisme », voilé sous tant de préjugés pour les générations précédentes, se révèle de plus en plus clair, accueillant, attirant. Le « nuage épais » où la pauvre George Sand savait qu'elle mourrait s'est bien déchiré depuis un siècle (15).

L'Eglise aussi n'apparaît plus comme un cadavre, mais comme un organisme toujours vivant, une pensée qui domine les temps et qui éclaire l'horizon troublé du monde (16). Et le doute d'aujourd'hui, même s'il demeure invincible, s'imprègne de respect : il devient un hommage que l'incrédulité rend à la foi.

*
* *

(14) Cette lassitude des esprits modernes devant les idées qui obligent, les gestes qui engagent, n'est-elle pas à la veille de disparaître ? N'éliminons-nous pas enfin ce poison secret de l'analyse, qui dissout toute affirmation, qui habitue à voir partout le pour et le contre, et à leur donner la même valeur ? On sait que, depuis un quart de siècle, beaucoup d'hésitants sont venus à la foi totale. Le nombre des conversions fut grand, leur qualité significative. On a beaucoup écrit sur ces convertis de marque ; je n'ai pas à en parler dans une étude sur le doute, sinon pour marquer combien le doute sincère, actif, n'est souvent, comme disait l'abbé Huvelin, « qu'une foi qui dispute aux ténèbres ».

(15) « Je mourrai dans le nuage épais qui m'enveloppe et qui m'oppresse. Je ne l'ai déchiré que par moments, et dans des heures d'inspiration plus que d'étude, j'ai aperçu l'idéal divin comme les astronomes aperçoivent le corps du soleil à travers les fluides embrasés qui le voilent... Mais c'est assez peut-être, non pour la vérité générale, mais pour la vérité à mon usage, pour le contentement de mon pauvre cœur ; c'est assez pour que j'aime ce Dieu que je sens là derrière les éblouissements de l'inconnu... ».

Et, dans les *Lettres à Marcie*, elle écrivait : « Nous sommes une génération infortunée, une colonie errante dans l'infini du doute, cherchant, comme Israël, une tente de repos, mais abandonnée, sans prophète, sans guide, sans étoile... ».

(16) Déjà Taine, instruit par l'histoire, ne croyait plus à l'agonie prochaine de l'Eglise. « On ne voit pas de terme à sa durée », écrivait-il en Italie. Et encore : « Toujours la difficulté de gouverner les démocraties lui fournira des partisans ; toujours la sombre anxiété des cœurs tristes ou tendres lui amènera des recrues ; toujours l'antiquité de la possession lui conservera des fidèles. Ce sont là ses trois racines, et *la science expérimentale ne les atteint pas*, car elles sont composées non de science, mais de sentiments et de besoins » (*Voyage en Italie*, t. I).

Et je n'ai pas besoin de rappeler ici les retentissantes conférences de F. Brunetière, revenant, avec une prudente lenteur, mais qui témoignait de sa grande probité intellectuelle, « sur les chemins de la croyance ».

Aux plus beaux jours du Positivisme triomphant, en 1862, Taine écrivait avec un peu d'étonnement, à propos d'un ouvrage qui venait de paraître : « Cela prouve que la grande curiosité du cœur n'est pas plus éteinte aujourd'hui qu'elle ne l'était au temps de Châteaubriand et de Mme de Stael ». Dieu merci ! Souhaitons qu'elle ne s'éteigne jamais en France.

Moins que jamais il ne faut désespérer de l'incrédulité contemporaine. (Je parle de celle des élites pensantes ; celle des masses est tout autre chose, le flux et le reflux n'en dépendent pas des mêmes causes et n'en suivent pas les mêmes lois). D'abord, elle n'est plus que rarement une impiété : on n'insulte plus le catholicisme ; on ne se donne plus la joie, même dans la basse presse, de danser sur son cadavre ; et qui pourrait nier qu'il ait retrouvé, auprès de l'intelligence, le prestige qu'il avait longtemps perdu ? La libre-pensée n'est plus ce drapeau qu'on faisait claquer au vent [17] ; la pensée laïque admet qu'il y ait une pensée chrétienne (et souvent elle tourne autour curieusement) ; la tolérance moderne est une vertu, non pas une indifférence. Quand Jules Lemaître la prêchait aux étudiants, en 1894, c'était déjà une belle chose, qui aurait pu s'appeler la charité de l'esprit.

Mais le changement le plus profond, c'est sans doute celui-ci : notre incrédulité n'est plus fière d'elle-même. (Rien d'incompatible avec ce que j'ai dit qui lui restait d'orgueil subtil ou involontaire). Elle est toujours — peut-être de plus en plus — une souffrance intime. De ce qu'elle ne pousse plus les beaux cris du désespoir romantique, ne concluons pas qu'elle soit moins profonde [18]. Un drame intime plutôt, un tragique installé au centre même de l'âme. Une teinte sombre, répandue sur des vies qui n'ont plus de sens. Il y a quarante ans, on en parlait encore légèrement, comme il est de bon ton de parler d'un mal caché qu'on sent dans son organisme, et avec lequel il faut vivre. Un de ces anxieux souriants écrivait un jour : « Faire des besognes auxquelles on ne croit qu'à moitié... comprendre çà et là quelques petites choses, mais ignorer en somme ce qu'on est venu faire au monde ; vivre en se passant de la vérité ; vivre sans donner sa vie à une cause aussi humaine et aussi générale que possible, c'est-à-dire vivre comme nous vivons presque tous... ». Sentez-vous cette tristesse intérieure : *vivre en se passant de la vérité...* N'annonce-t-elle pas, quarante ans à l'avance, nos philosophies de l'absurde, nos métaphysiques du néant, les

(17) Il y a des exceptions, naturellement. Certains physiciens, quelques publicistes, des intellectuels marxistes, un petit bataillon d'exégètes, continuent une vive hostilité contre le catholicisme. Il ne faut pas espérer, en France, de voir jamais s'éteindre la race des fils de Voltaire.

(18) La dernière équipe philosophique n'est-elle pas obsédée par le mystère décevant, par « l'absurdité » de la condition humaine ? Ne vit-elle pas sous le signe du désespoir ? Et jamais le mot « angoisse » eut-il une telle fortune, une telle résonance que dans les philosophies récentes, de Kierkegaard à Jaspers et à Kafka, de J. P. Sartre à Polin et à Albert Camus ?

poings serrés de nos penseurs devant un ciel vide, et le parti pris cynique de vivre sans but, sans lumière et sans espérance ?

Oui, le doute moderne est encore proche de l'angoisse. En voulez-vous un indice assez frappant ? D'où vient la prodigieuse influence de Pascal sur tous les penseurs du siècle ? Son apologétique est désuète, son pari nous choque, son dogme sévère et dur nous révulse : malgré tout, son angoisse attire, parce qu'elle éveille en nous des échos profonds. Tout le long du XIXe siècle, Pascal est l'homme des incroyants bien plus que des croyants. Il est celui qui « plonge avec une passion avide dans l'abîme de la nature, dans celui de la mort, dans celui du doute ». Cousin s'en empare et en fait un héros de l'inquiétude romantique ; Maine de Biran se nourrit de sa pensée ; Sainte-Beuve approche avec respect « ce grand esprit souffrant », il en fait le centre et comme le cœur de sa dévotion à Port-Royal, il reviendra sans cesse à lui ([18bis]). Ernest Havet lui-même publie une édition des *Pensées* où l'admiration perce sous le commentaire du libre-penseur. Et il tire à lui Pascal, bien curieusement : « Nul n'a plus contribué que Pascal à nous affranchir de ces influences du passé dont il ne s'est pas entièrement dégagé lui-même... Il se place au premier rang parmi ces préparateurs de l'avenir (et de l'émancipation de la pensée). L'auteur des *Provinciales* est bien le même qui a écrit dans les *Pensées* : « La raison nous commande bien plus impérieusement qu'un maître : car en désobéissant à l'un on est malheureux, et en désobéissant à l'autre on est un sot ». Quand il mêle à cette ferme raison des illusions et des chimères théologiques, *nous les lui pardonnons parce qu'il est malade,* et surtout parce qu'elles tiennent chez lui aux sentiments les plus élevés ».

Sully-Prudhomme aussi chemine toute sa vie avec cette grande ombre, et la querelle sans pouvoir s'en détacher. Bourget, Emile Boutroux, Barrès, Ernest Psichari, ont Pascal à leur chevet ; et combien l'emportent aux armées, pendant nos grandes guerres, pour l'avoir auprès d'eux en face de la mort ! La plupart n'accepteront pas ses certitudes ; mais il aura été le compagnon de leur détresse, celui qui sonde avec eux, effrayé, le mystère des espaces infinis ([19]).

([18bis]) « Pascal n'est pas seulement un raisonneur... il est une âme qui souffre, qui a ressenti et qui exprime en lui la lutte et l'agonie... Le premier, il a introduit dans l'étude de la religion cette ardeur, cette angoisse et cette haute mélancolie *que d'autres ont portée plus tard dans le scepticisme.*

« Pascal a prise sur nous aujourd'hui plus qu'aucun apologiste de son temps. Le même jour où l'on a lu *Childe-Harold* ou *Hamlet, Werther* ou *René,* on lira Pascal, et il leur tiendra tête en nous, ou plutôt il nous fera comprendre et sentir un idéal moral et une beauté de cœur qui leur manque à tous, *et qui, une fois entrevue, est un désespoir aussi...* Et l'on sentira qu'on s'est élevé et purifié auprès de cet athlète, ce martyr et ce héros du monde moral invisible... Pascal, pour nous, est tout cela » (*Lundis,* tome V).

(19) Paul Janet écrivait en 1865 : « Pascal est un de nous, car ce qui domine en lui est aussi ce qui domine en ce siècle, *une foi qui doute et un doute*

Un autre de ces indices révélateurs, ne le trouverait-on pas dans l'accueil fait, autour de nous, à tous les récits de conversions récentes ? La curiosité s'est emparée de ces retours à la foi ; elle a voulu en connaître les causes, en suivre les étapes ; elle en a scruté les aveux jusqu'à l'indiscrétion, jusqu'à l'impudence. Plusieurs de ces confessions délicates semblent avoir été sollicitées, d'autres provoquées par une sorte de demande informulée d'une foule d'âmes en dérive, errantes entre le doute et la foi. « Il faut redire sur les toits ce que Dieu m'a dit à l'oreille », écrivait un de ces convertis. En France, il est vrai, nous avons toujours été curieux d'enquêtes morales, et nous ne redoutons pas la littérature personnelle ; mais n'a-t-on pas vu la même abondance de documents intimes chez les Anglais, si pudiques sur leur vie intérieure ? Là aussi, depuis la célèbre *Apologia* de Newman, c'est une floraison d'autobiographies spirituelles, de modernes *Pilgrim's progress* ; et voici tout un lot de convertis priés, dans un recueil collectif, d'expliquer au public pourquoi ils ont émigré vers Rome, et comment ils se trouvent dans l'Eglise des Papistes ! Combien de ces récits nous sont venus d'autres pays encore, des Belges, des Danois, des Russes, des Suisses, des Italiens... En vérité, toute une bibliothèque cosmopolite est née, depuis quelque quarante ans, de ce mouvement ; il y a dans l'Europe entière une littérature de la conversion. Quel indice plus sûr du malaise des âmes, de leur pèlerinage inquiet vers la lumière ? On veut savoir comment ces penseurs, ces romanciers, ces critiques, ces hommes d'affaires, sont allés ou sont revenus vers la maison du Père ; on leur demande quelles satisfactions de l'esprit, quel hâvre du cœur ils y ont trouvé — et au prix de quels sacrifices. De valeur inégale sans doute, mais d'égale sincérité, tous ces témoignages respirent la paix. En d'autres temps, cela n'eût fait, en France du moins, qu'une littérature de sacristie ; n'est-il pas curieux de voir au contraire que c'est la littérature laïque qui s'en est emparée, qui a fait leur fortune ? Aux époques de foi, notre littérature était restée jalousement profane ; aux époques de doute, elle devient religieuse...

Jamais aussi nos éditeurs, ces prospecteurs de l'opinion, ces habiles dépisteurs des « besoins » du public, n'ouvrirent un pareil rayon d'édification à l'usage des lecteurs incrédules ou indévots. La mode des « collections » accentua cet étrange renversement des clientèles : les plus pieuses furent lancées sous les enseignes les plus profanes. Et que dire des vies de saints qui se mirent à foisonner dans ce rayon, assurées d'un succès d'autant plus grand qu'elles étaient signées de noms de romanciers ou d'hommes de théâtre ? La *Sainte*

qui veut croire. Si, de ces deux choses, l'une triomphait définitivement, Pascal perdrait peut-être une partie de son prix ; mais il est à craindre que le partage ne dure encore longtemps, et que Pascal ne reste par là le plus fidèle et le plus profond interprète de nos déchirements et de nos douleurs ».

Lidwinne de Huysmans, la *Vie de Jésus* d'un Papini ou d'un François Mauriac, le *Saint Augustin* d'un Louis Bertrand, le *Vincent de Paul* d'un Lavedan, n'ont-ils pas dû beaucoup de leurs lecteurs à ce qu'ils n'étaient pas l'œuvre de plumes cléricales ? Toute une hagiographie nouvelle est née des besoins d'un public avide d'entendre parler de religion par des esprits libres. L'appel du Christ s'étend au loin, jusqu'aux brebis errantes. Et voici tous les grands noms de notre calendrier qui deviennent populaires. Les saints ne sont plus de célestes personnages ou des figures de vitrail ; la liberté de la critique moderne les a ramenés dans l'histoire et dans l'humaine nature, et leur pouvoir sur nous s'en est accru, nous sentons l'attirance de ces âmes de haut rang, guides de l'humanité, lumières dans notre nuit.

A côté du succès de l'hagiographie laïque, ne faut-il pas mettre le regain de faveur qui vient au mysticisme ? Je ne parle pas du renouveau des habitudes d'oraison chez les fidèles, mais de celui de la curiosité des incroyants autour des grandes figures du mysticisme chrétien. L'attention des philosophes, d'un William James, d'un Henri Delacroix, d'un Bergson, d'un Baruzi, s'est portée sur cette haute forme de la conscience religieuse, et elle y a vu, pour la première fois, autre chose que des aberrations ou des rêveries. On l'a étudiée avec toute la probité et le respect de la critique scientifique. Mais on y a cherché surtout, peut-être, ces certitudes et ces espérances qu'on ne voulait plus demander aux « religions fermées », et cette communication avec l'Esprit qui est un des irrépressibles besoins de l'âme. Erreur commune à toutes les époques qui ont rejeté la foi positive, à tous les esprits qui espèrent retrouver dans les ténèbres ce qu'ils ont perdu dans la clarté ; mais erreur bien significative de l'inquiétude présente, et du besoin de franchir les bornes du monde étroit que nous a fait la science. Et cette fois ce n'est plus l'évasion dans un mysticisme vague, humanitaire, naturiste ou panthéiste ; c'est le mysticisme chrétien dans sa pureté authentique qui attire les âmes. Saint Jean de la Croix et sainte Thérèse n'ont pas aujourd'hui que des lecteurs dévots (20).

Car c'est là une raison encore de notre sympathie à l'égard du doute contemporain : il n'est plus tenté d'aller vers toutes les fausses lumières qui égarèrent nos aînés — celles dont on a vu, dans le *Spiridion* de George Sand, les reflets tournoyants et confus. La Science a chassé les idoles littéraires ou philosophiques ; le bon sens a dégonflé les idoles scientifiques (21), et nous ne reverrons pas, je

(20) L'œuvre de l'abbé H. Bremond est un témoignage de cette faveur. Sa plume alerte, son érudition et son talent n'ont pas été seuls à lui conquérir l'intérêt d'un large public.

(21) La littérature aussi s'en est chargée. Des romanciers tels que Duhamel (*Scènes de la vie future*), Alexandre Arnoux (*Le Règne du bonheur*),

pense, le piteux défilé des religions de remplacement. Des morales (22) peut-être — encore que nous en ayons bien parcouru la série, qui n'est pas indéfinie ! Mais le mouvement qui portait les esprits, depuis près de deux siècles, à secouer le joug du catholicisme, expire sous nos yeux. L'arrêt de mort qui, au dire des historiens, pèse sur toutes les religions l'une après l'autre, semble hésiter devant celle-là. Bien loin de s'inscrire lentement dans le passé, le catholicisme apparaît, à la lumière de l'histoire, comme la seule religion qui ait vaincu sa propre usure, la seule qui n'ait pas une vie provisoire, mais une vie permanente et profonde, hors du destin commun de l'humain. Au cours des siècles, l'humanité a fait une grande consommation d'idéals. Mais les dieux morts ne quittent jamais leur « linceul de pourpre », ne sortent pas de leur tombeau : seul le Christ ressuscite d'âge en âge. Il est aujourd'hui plus vivant que jamais. L'incroyant sincère s'arrête devant cette figure, et sent que c'est vers Jésus qu'il faut aller, si l'on veut sortir de la négation stérile ou du scepticisme humiliant. Vers Jésus, fils de Dieu. Il n'y a plus d'échappatoire. Plus même de *via media*, comme d'accepter le Christ et de refuser l'Eglise : trop de grands esprits ont éprouvé la vanité de cette entreprise. Si l'on veut le Christ, il faut accepter l'Eglise : c'est là la belle franchise, et nouvelle, de tous les hésitants. Ils n'essayent plus de renaniser. Ils sont loyaux dans leur regard sur notre foi. Et si un jour l'Eglise leur apparaît non plus vieillie et figée, mais toujours jeune, lourde d'avenir comme de passé, alors ils n'hésitent plus, le pas est franchi. On ne sait jamais toutes les raisons d'une conversion ; c'est un geste de l'âme qui comporte toujours autre chose que des « motifs » parfaitement clairs ; mais celui-là apparaît bien dans la plupart des conversions récentes. Des préjugés tombent, qui voilaient le « vrai visage » du catholicisme ; et l'âme loyale y entrevoit la vérité qu'elle cherchait. Elle entre dans cette Eglise qui lui paraissait une maison morte, elle y découvre une chaleur vivante, la joie, la douceur et le repos d'un bercail.

Et voyez comme cette joie rayonne aussitôt, comme les nouveaux convertis appellent, encouragent ceux qui tergiversent encore. Claudel instruisant, éclairant peu à peu Jacques Rivière, avec une tendresse de grand frère, une autorité à la fois si pressante et si délicate ; Léon Bloy semeur de certitudes, « promulgateur de l'absolu » pour tant d'âmes ; Francis Jammes écrivant à Léopold Levaux : « Quand nous rejoindrez-vous sur les routes de la paix ? »

Aldous Huxley (*Le meilleur des mondes*) ont largement bafoué le Scientisme et les paradis artificiels que rêvait une « humanité scientifiquement organisée ».

(22) Les existentialistes, en particulier, se flattent de construire une morale — en détournant à peu près tous les termes : liberté, péché originel, responsabilité, de leur sens traditionnel ; et un « humanisme » limité à l'horizon terrestre de l'homme. Bien vaine tentative, qui n'aboutit qu'au renversement de toutes les valeurs, à l'équivalence absolue du mal et du bien, à l'inutilité de tout effort — jusqu'au butoir stupide de la mort.

Ne nous flattons pas, cependant, que le catholicisme puisse jamais prétendre à une reconnaissance facile, à une victoire d'évidence, pas plus d'ailleurs qu'à une molle adhésion. Il sera toujours — et il faut qu'il soit — un signe de contradiction. Il est une exigence infinie, qui surpasse la force naturelle de l'homme, et qui commence par l'effrayer ou l'irriter. Il satisfait la raison, tout en l'humiliant ; il apaise et comble le cœur, tout en lui demandant l'extrémité du sacrifice. Il promet la lumière, mais par l'épreuve de la ténèbre de la foi ; il promet le bonheur, mais par la croix. N'attendons pas que la victoire soit facile, ni que toute conversion ne soit d'abord un calvaire.

A mesure qu'elle s'éloigne des fausses lumières, l'incrédulité moderne se rapproche d'une conception plus claire de la vérité religieuse. *Fides quaerens intellectum* : la foi s'éclaire peu à peu, le doute aussi. On conçoit mieux, semble-t-il, quels sont les conditions, les appuis, le climat de la certitude religieuse, et que, tout en restant justiciables de la raison, ils ne sont pas ceux de la certitude scientifique. Il y a un mot frappant de J. Rivière, ce représentant subtil de l'intelligence moderne : « Montrer que l'humilité et la simplicité du cœur *sont une condition indispensable pour penser juste* et que le Catholicisme nous donne, avant toutes autres, une recette que l'expérience montre si efficace ». L'apologétique qu'il méditait pendant ses années de captivité, mise au point si avertie des difficultés contemporaines, rejoint souvent, non certes la méthode, mais l'esprit de la grande apologétique pascalienne ; elle rappelle à la raison qu'« il faut douter où il faut, assurer où il faut, se soumettre où il faut ». Ainsi le premier pas est fait ; on arrive à une question mieux posée, sur son vrai terrain. Traiter le fait religieux comme un phénomène purement naturel n'est plus une conquête de la science, mais une erreur du jugement ; on lui reconnaît une essence particulière, une qualité spécifique, qui ne permettent plus à l'historien d'éliminer des religions ce qui les distingue précisément des autres histoires humaines. Que nous sommes loin des triomphantes sottises que Voltaire entassait contre la Bible ; loin aussi de la jactance des savants qui, n'ayant pas trouvé le surnaturel dans leurs laboratoires, chassaient de ce monde toutes les « volontés particulières » et, du même coup, la liberté humaine ! Qu'il a fallu de temps pour rendre à la vie son sens, sa beauté, son prix ! Tout cela, dit-on, ne repose que sur des certitudes intimes et des espérances ? Sans doute. En doit-on conclure qu'elles nous trompent ? Illusions pour illusions, la Science atteint-elle davantage des réalités ? Elle se demande encore ce que c'est que la matière ; l'idée qu'elle s'en fait varie d'un siècle à l'autre, et la physique moderne se charge de lui **démontrer que, même dans le monde des phénomènes, le mystère**

ultime nous fuit entre les doigts. Ainsi, l'on voit évoluer la pensée de nos contemporains vers l'humilité d'une part, vers le réalisme de l'autre. Car le sain réalisme exige qu'on aborde les divers inconnus sur le plan et par les méthodes qui conviennent à chacun. Toutes les vérités ne sont pas du même ordre, et l'on ne prétend plus les soumettre aux mêmes démonstrations ou aux mêmes certitudes. Nous en avons fini de la « psychologie sans âme et de la biologie sans vie », comme les appelait J. Maritain. L'explication physico-mathématique du monde ne prétend plus remplacer la métaphysique ; on ne confond plus la simple mathématisation des phénomènes avec la science de l'être.

Alors, tandis qu'autrefois il y avait entre croyants et incroyants une sorte d'incompatibilité préalable, et comme l'absence d'une logique commune, il y a désormais une entente possible, devant des problèmes qu'on n'aborde plus dans un climat d'esprit totalement différent (23). La pensée de l'incrédule ne se cantonne plus exclusivement dans le relatif ; elle n'est plus obsédée par « le mouvant » ; elle commence à se retourner vers le stable, vers l'être. Elle ne concevait Dieu que comme un *fieri* ; elle l'envisage plutôt comme « l'éternel présent ». Et la vérité religieuse, qui semblait ne pouvoir se fixer dans les esprits, y trouve maintenant des points d'attache.

On ne fera jamais, certes, que tous les hommes aient besoin des mêmes certitudes, que les uns n'inclinent davantage vers la croyance (24), les autres vers la rigueur scientifique. Mais la pensée moderne a cru longtemps que le procédé scientifique était le seul efficace, et que « la science est la seule manière légitime de connaître » — tandis qu'il faut aller au vrai — à la vérité religieuse du moins — « avec toute son âme ». Combien nous avons souffert de cette division de l'homme, du culte exclusif de l'intelligence et du pouvoir exorbitant qui lui était donné sur la sensibilité, sur la volonté, sur la lumière intérieure de la conscience ! Certes, la pensée critique de notre temps a sa légitimité et sa grandeur. Elle nous a appris à éviter partout le formalisme et le verbalisme, à étudier tous les problèmes

(23) Dirai-je que cet heureux rapprochement me paraît dû, pour une bonne part, à quelques grands esprits incroyants — un Brunetière, un Barrès, un H. Poincaré, un Bergson — qui ont été des « interprètes » précieux entre la pensée laïque et la pensée chrétienne ? Quels services nous ont rendu ces auxiliaires du dehors pour rétablir le prestige du catholicisme, même s'ils ne sont pas tous venus jusqu'à nous !

Parallèlement, tous ceux qui, de notre côté, ont compris les raisons de l'inquiétude et de l'instabilité de la pensée moderne, et qui ont travaillé à redonner à l'homme d'aujourd'hui, découragé par les contradictions des philosophes, par les obscurités nouvelles que la science rencontre au bout de toutes ses découvertes, le sens et le goût de la certitude.

(24) Il y a un siècle, et même il y a cinquante ans, on aurait dit : vers le *mysticisme*. Le mot avait une étiquette de mépris. De nos jours, il a retrouvé son sens précis, et sa valeur. L'histoire de certains mots, à elle seule, illustrerait l'évolution que je signale.

avec courage et avec lucidité, dussent-ils ne nous conduire qu'au doute. Elle nous a dit : Il vaut mieux trouver la souffrance dans le doute que la sécurité paisible dans l'illusion. Elle sait que l'avenir se fait avec la décomposition du passé, et que détruire est le prélude nécessaire pour reconstruire. Sa hardiesse, dont elle est fière, est souvent une vertu. Certains ont été trop enclins à ne voir que son pouvoir dissolvant, ses négations et ses ruines. Mais on ne saurait trop signaler les habitudes tyranniques, les points de vue exclusifs qu'elle a imposés à nos esprits. Renan les avait bien définis : l'âge de la science, « c'est l'âge de la vue partielle, de l'exactitude, de la précision, de la distinction... La science parfaite du tout ne sera possible que par l'exploration patiente et analytique des parties ». Oui, mais à condition toutefois qu'elle soit suivie d'une synthèse. Jamais, même en science, l'addition des parties, l'accumulation des « petits faits vrais », ne donnera l'intelligence du tout. Comme la philosophie, toute science complète doit aboutir à une synthèse. Et toute synthèse un peu large est l'œuvre de l'intuition.

Or, s'il en est ainsi dans le domaine de la science, combien plus dans celui de la croyance ! Le morcelage de la réalité matérielle, le « découpage » bergsonien, peut nous rendre intelligibles les phénomènes ; mais le « morcelage ontologique » que dénonçait Maurice Blondel devient un pur contresens, une impuissance radicale à saisir l'Absolu. Plus que toutes les raisons particulières, que les objections de tel ou tel ordre, c'est ici peut-être la déterminante fondamentale du doute présent : l'abus de l'intelligence analytique. La pensée critique et analytique des modernes a été frappée d'une sorte d'impuissance devant la vérité religieuse. A défaut de l'esprit de synthèse qui nous manque, l'expérience intime du croyant lui permet, non pas de comprendre Dieu, mais de s'unir à lui à la fois dans l'intuition et dans l'amour. « Connaissance amoureuse », dit justement la théologie mystique. L'incrédule ne sait par où l'étreindre, parce que toute son éducation intellectuelle l'a dressé à des méthodes qui ne valent que pour les vérités d'ordre temporel. Qu'elle est vraie, la constatation de Laurent Pasquier, dans la Chronique de Duhamel : « J'ai bu dès le commencement des breuvages qui m'ont empoisonné pour le reste de mes jours. Il faut maintenant que je me débatte avec cette pesante raison qui ne me comble pas, mais qui m'a donné des habitudes tyranniques dont je sens bien que je ne me délivrerai pas » (25).

(25) Jacques Maritain, constatant cette pente de l'esprit moderne à l'universel criticisme, écrivait : « Il est trop vrai que la métaphysique éternelle ne cadre plus avec l'intelligence moderne, ou plus exactement que celle-ci ne cadre plus avec celle-là. Trois siècles d'empirio-mathématisme l'ont pliée à ne plus s'intéresser qu'à l'invention d'engins à capter les phénomènes — réseaux conceptuels qui procurent à l'esprit une certaine domination pratique, et une intellection décevante de la nature, parce que la pensée s'y résout, non pas dans l'être, mais dans le sensible lui-même. Progressant ainsi non par adjonction de vérités nouvelles à des vérités acquises, mais par substitution d'engins

Les générations présentes sont pourtant en train de s'en délivrer. Depuis cinquante ans, les philosophes nous libèrent de plus en plus des illusions du rationalisme pur, des formules abstraites qui laissent fuir le réel en le schématisant. Les savants voient s'effriter leur déterminisme trop rigoureux, non seulement celui qu'ils imposaient sans droit au monde moral, mais même celui de la matière, inopérant et remplacé par un mystérieux probabilisme, dans le domaine de l'atome. Bref, l'accord s'établit pour reconnaître que l'esprit de l'homme se trouve en face de vérités d'ordres bien divers, et que, loin de s'exclure l'une l'autre, elles peuvent mériter également, quoique différemment, notre adhésion. Comment nier que ce résultat soit une conquête certaine du XXe siècle ? Aussi la tolérance de nos aînés prend peu à peu un visage nouveau, celui de la sympathie. L'atmosphère de suspicion, de mépris réciproque, qui régnait entre croyants et incrédules, s'est dissipée (26). Des rencontres qui n'étaient autrefois que pour le combat sont maintenant pour l'intelligence réciproque (27). Il y a sans doute une incrédulité qui ne désarmera jamais ; mais la science incroyante a abandonné ses positions offensives. Et la foi,

---

nouveaux à engins périmés ; maniant les choses sans les entendre ; gagnant sur le réel petitement, patiemment, par conquêtes toujours partielles et toujours provisoires ; prenant le goût secret de la matière avec laquelle elle ruse, l'intelligence moderne a développé en soi, dans cet ordre inférieur de la démiurgie scientifique, une sorte de toucher multiple merveilleusement spécialisé, et d'admirables instincts de chasse. Mais en même temps elle s'est misérablement affaiblie et désarmée à l'égard des objets propres de l'intelligence, auxquels elle renonce avec bassesse, et elle est devenue incapable d'apprécier l'univers des évidences rationnelles autrement que comme un système d'engrenages bien huilés. Dès lors, il lui faut prendre parti contre toute métaphysique, — positivisme vieux jeu — ou pour une pseudo-métaphysique — positivisme nouveau jeu... ».

Le jugement est sévère, et souvent injuste. Mais on ne saurait nier qu'il soit clairvoyant, et que la conclusion en soit courageuse : « Tout cela est vrai. La pente de l'intelligence moderne est contre nous. Eh ! bien, les pentes sont faites pour qu'on les remonte. L'intelligence n'a pas changé de nature, elle a pris des habitudes. Les habitudes se corrigent ». Celui qui parle ainsi a eu un rôle de premier plan dans la renaissance de la métaphysique actuelle et le redressement nécessaire de l'esprit moderne.

(26) « Nous avons souffert d'un grand malaise moral : les hommes attachés à l'une ou à l'autre des confessions religieuses, et ceux, de plus en plus nombreux, qui vivaient en dehors de toute confession... se sont considérés trop longtemps comme étrangers les uns aux autres. Ceux-là ne voyaient en ceux-ci que des matérialistes et des athées. Ceux-ci ne voyaient en ceux-là que des esprits faibles, abdiquant tout contrôle de la raison devant les extravagances des dogmes. Double et redoutable malentendu » (L. Mirman, *Certitudes*).

On constate aujourd'hui la tendance contraire. Déjà Paul Janet commençait à la remarquer, tout en l'exprimant d'une façon originale : « Il y a aujourd'hui bien peu de croyants qui n'aient quelque sympathie pour le doute, bien peu de sceptiques qui n'aient quelque sympathie pour la foi ».

(27) Telles les rencontres estivales de l'abbaye de Pontigny, autour de Paul Desjardins. Ou celles de l'*Union pour la vérité*. Je rappelle aussi un fait bien significatif, la Société française de philosophie instituant, en décembre 1911, une discussion sur *le miracle*, où les philosophes catholiques furent très écoutés.

en regard, s'est démantelée, elle a quitté sa défensive étroite et chagrine. Elle use de plus de respect et de courtoisie envers la raison naturelle. Elle ne se défie plus de la science ([28]). Il est aisé de constater la même détente, sur le terrain intellectuel, le même désir d'accueil au monde moderne, que sur le terrain politique et social depuis le pontificat de Léon XIII.

Quelle joie pour nous, chrétiens, de ne plus sentir autour de nous cette hostilité qui nous obligeait à nous replier sur nous-mêmes, à rentrer dans nos catacombes ! Le croyant ne devrait jamais laisser exiler sa foi de la pensée, du mouvement de son siècle. Toujours et partout, chercher loyalement quelle est la lumière des autres, et leur porter la nôtre. Si nous croyons que notre Dieu est le Dieu de tous les hommes, ne faut-il pas essayer toujours de savoir pourquoi ils le refusent, ou ne le trouvent point ? Et ne vaut-il pas mieux penser qu'il y a en réalité bien peu d'hommes qui ne cherchent pas Dieu, fût-ce sans le savoir, fût-ce même en combattant l'image peut-être déformée ou maladroite que nous leur en présentons ? Entre gens qui ont de la peine à se comprendre, la charité précède et prépare l'intelligence.

A défaut, donc, de l'unité des esprits, qui n'est qu'un rêve, nous assistons à une réelle convergence des esprits. Et indubitablement elle ne se fait plus vers le scepticisme, comme autrefois, mais vers la croyance. Je ne voudrais pas tirer plus de conclusions ni d'espérances qu'il ne faut des divers indices que j'ai relevés dans ce rapide tableau du doute contemporain. Mais il est certain que l'Eglise attire à nouveau les âmes. Et il n'est pas interdit de penser que nous allons vers une meilleure entente réciproque, un divorce moins aigu entre la « cité de Dieu » et la cité terrestre — vers une nouvelle période et de nouvelles formes de chrétienté *.

Paris. Paul RENAUDIN.

(28) Pas même de l'exégèse scientifique. Le terrain n'est plus réservé. Que l'on compare par exemple deux érudits, M. Loisy et M. Pouget, tel que le livre de Jean Guitton nous l'a fait connaître. Même position de savant devant la Bible, mêmes exigences scientifiques sur tous les problèmes. Mais quel esprit différent ! Voyez aussi l'accueil fait à la critique moderne par le R. P. Didon dans la préface de sa *Vie de Jésus-Christ*. Et le *Jésus-Christ* du P. de Grandmaison, et combien d'autres.

(*) Ces pages font partie d'une étude d'ensemble « Du doute à l'angoisse », que M. Paul Renaudin doit publier prochainement aux Editions Spes à Paris. M. Renaudin a publié précédemment à la même librairie : *Trois qui cherchaient Dieu : Jouffroy, Maine de Biran, Sully Prudhomme*. Nous lui sommes très reconnaissants d'avoir donné à notre revue la primeur de son travail (*N.d.l.R.*).